



## Table ronde

JACQUES DE DECKER, ANDRÉ GUYAUX, JEAN DE PALACIO,  
PHILIPPE ROY ET GILBERT STEVENS

Jacques De Decker, Secrétaire perpétuel. – Mesdames et Messieurs, vous pourrez dire un jour : « Nous y étions ! Nous avons eu le privilège d'assister à la séance publique qui a réhabilité Camille Lemonnier, cette très grande figure de nos lettres. »

Jusqu'à présent, la postérité ne s'est guère préoccupée de son sort et c'est la raison pour laquelle l'Académie s'est attelée à raviver le souvenir de cet écrivain hors pair dont vous apercevez derrière moi l'effigie, sculptée par Anne Canneel. La photographie de cette sculpture sert également de couverture aux deux ouvrages que notre directeur de l'année vient d'évoquer et que nous avons l'immodestie de considérer comme importants.

Avant d'entrer dans le vif du sujet avec nos invités, je vous propose un agréable intermède. La meilleure manière d'entrer de plain-pied dans l'univers d'un auteur n'est-elle pas d'entendre sa voix ? Laure Tourneur va nous lire la nouvelle qui donne son titre au recueil : *La Minute du bonheur*<sup>1</sup>. Je vous laisse découvrir le très singulier accent de ce grand prosateur que fut Camille Lemonnier et vous retrouve ensuite.

---

<sup>1</sup> Camille Lemonnier, *Op.cit.*, p. 391-394.

*(Laure Tourneur lit la nouvelle)*

Jacques De Decker. – *La Minute du bonheur* est donc l'une des 124 nouvelles réunies dans ce fort volume. Gilbert Stevens, comment avez-vous procédé, avec votre complice Jacques Detemmerman, pour déterrer ce trésor resté enfoui pendant tant d'années ?

Gilbert Stevens. – Avant de répondre à votre question, je voudrais rendre un bref hommage introductif à Camille Lemonnier et il me faut pour cela vous dire d'abord quelques mots d'un autre géant de nos lettres : Maurice Maeterlinck.

Lorsque Maeterlinck reçut le prix Nobel de littérature en 1911, Rosny Aîné, l'un des membres du jury Goncourt désigné par testament par Edmond de Goncourt lui-même, s'est exclamé en substance : « Donner ce prix à M. Maeterlinck est une mauvaise idée. Il est déjà célèbre, vit dans l'opulence et n'en a nul besoin. On eût été mieux inspiré de le donner à Camille Lemonnier ou à Émile Verhaeren. » Le prix Nobel existe depuis 1901 et, dès 1903, Camille Lemonnier recevait donc l'appui de ses contemporains pour le lui faire attribuer.

En 1913, dans les jours qui suivirent son décès, plus de 200 articles, en provenance de 19 pays, ont été publiés. Vous pouvez ainsi prendre la mesure du retentissement qu'a provoqué la nouvelle de sa disparition. En 1922 encore, neuf ans après son décès et malgré l'épisode de la Grande Guerre, la Ville de Bruxelles installait un monument à sa gloire, réalisé par Pierre Braecke avec, pour le socle, l'illustre collaboration de Victor Horta. Un monument coûte cher, nécessite de multiples collaborations et témoigne donc également de la valeur de Lemonnier aux yeux de ses contemporains. Par comparaison, le monument érigé à la mémoire de Max Waller ne l'a été que 30 ans après son décès.

En 1942, en pleine période de guerre, la prestigieuse société des « Amis de la médaille d'art » en a frappé une très belle à son effigie — l'Académie en possède d'ailleurs l'un des très rares exemplaires — et il n'a pas fallu attendre longtemps, après la Libération, pour que l'écrivain soit mis à l'honneur. Dès 1945, une plaque commémorative fut apposée sur sa maison natale et la « Maison Camille Lemonnier », qui est également la Maison des écrivains, fut inaugurée la même année, à l'initiative du bourgmestre de l'époque, Eugène Flagey, et en présence de

la reine Élisabeth. À cette époque, Lemonnier était toujours tenu pour un écrivain majeur.

Le musée Camille Lemonnier est une mine d'informations. J'ai eu le privilège d'y puiser à satiété en compagnie d'Émile Kesteman, son regretté conservateur, et j'en arrive ainsi à la question que vous m'avez posée : comment Jacques Detemmerman et moi-même avons-nous procédé pour mettre au jour ces contes et nouvelles qui n'avaient jamais paru en volume ?

Nous avons pris la relève des travaux réalisés par Philippe Roy sur plus de 200 contes publiés par Camille Lemonnier dans une dizaine de volumes. Au terme de son étude, Philippe invitait d'autres chercheurs à se pencher sur les innombrables autres contes parus dans des revues et journaux disséminés en France et en Belgique. Certains étaient connus, d'autres méconnus. Nos travaux bibliographiques se sont dès lors orientés vers leur identification. Nous les avons ensuite photographiés, scannés et dactylographiés pour nous retrouver, *in fine*, au pied d'une montagne de près de 350 contes. Pour certains, la seule trace dont nous disposions était la photocopie d'un journal non identifié et non daté. Nous avons parfois écrit à la Bibliothèque nationale de France afin de reconstituer un article devenu illisible.

Pour répondre à la demande formulée par l'Académie, nous avons ensuite procédé à un double tri dans cette matière surabondante. Le premier, qualitatif, nous a permis de retenir les contes que nous considérons comme les meilleurs d'un point de vue littéraire. Le second s'est efforcé de répartir les contes ainsi retenus sur toute la carrière de Lemonnier. Et l'on sait que celle-ci s'est étendue sur 54 années et qu'il a publié jusqu'en 1913, l'année de son décès.

Jacques De Decker. – Comme vous, Gilbert, Philippe Roy s'est penché sur la postérité de Lemonnier dans les dernières pages de son livre. Il y traite l'information avec une vélocité stupéfiante qui ferait pâlir d'envie la presse la plus diligente. Ainsi, à la page 353 de sa biographie, on peut lire : « Enfin, le 16 novembre 2013, l'Académie royale de langue et de littérature françaises présente au public deux volumes dédiés à Lemonnier : la présente biographie et un recueil de nouvelles, *La Minute de bonheur et autres pages retrouvées*, préfacé par André Guyaux. Rassemblés et sélectionnés par Jacques Detemmerman et Gilbert

Stevens, ces 124 textes, issus des journaux de l'époque, n'ont jamais paru en volume. »

Mesdames et Messieurs, j'ai le plaisir de vous présenter Philippe Roy. L'Académie est fière de l'avoir encouragé à mener à terme cette remarquable biographie de Camille Lemonnier, fruit d'une passion dévorante mais aussi d'un travail acharné, consenti depuis de très longues années.

Philippe Roy, quels sentiments éprouvez-vous aujourd'hui ?

Philippe Roy. – Cette biographie est le résultat d'un projet personnel qui remonte à 1994. Il y a donc 19 ans que j'ai commencé à m'intéresser à Camille Lemonnier et, aujourd'hui, le sentiment dominant que j'éprouve est celui d'un grand soulagement à l'idée d'avoir respecté l'échéance du centenaire de son décès.

*(Applaudissements)*

Jacques De Decker. – Deux professeurs de l'Université française, dont les travaux font autorité, ont accepté d'apporter non seulement leur contribution mais aussi leur caution morale à ces deux entreprises et nous les en remercions chaleureusement. Leur soutien est extrêmement important car, on l'a dit, la figure de Lemonnier a pâli, particulièrement en France.

M. Jean de Palacio est professeur à la Sorbonne et est un grand spécialiste du décadentisme ; M. André Guyaux, quoique belge, est également professeur à la Sorbonne. Il est aussi, entre autres, le principal responsable de la dernière édition des œuvres de Rimbaud dans la Pléiade.

Ma première question, Messieurs, vous paraîtra peut-être naïve et sans nuance mais je suis certain que vous devinerez très vite où je veux en venir : un écrivain belge doit-il abandonner son passeport pour entrer dans l'histoire de la littérature française ?

André Guyaux. – Non, je ne crois pas. Cette question me paraît d'autant plus pertinente que Camille Lemonnier avait réussi, de son vivant, à établir des liens très forts avec ses amis naturalistes de Paris et je m'explique difficilement qu'ils se soient ensuite rompus. En relisant ses grands romans et en découvrant les écrits que j'ai préfacés, je conserve l'impression d'une puissance narrative et d'une

capacité de renouvellement hors du commun. Ces nouvelles sont très différentes les unes des autres ; elles se situent dans des cadres et des contextes variés et abordent de nombreux sujets, dont certains étaient très audacieux pour l'époque. De mon point de vue, Lemonnier est donc un grand écrivain moderne et je ne parviens pas à expliquer ce long purgatoire. Heureusement, il prend fin aujourd'hui car je ne doute pas que cette biographie et ce recueil connaissent un joli succès.

Jean de Palacio. – Dans la foulée de ses premiers volumes, Lemonnier a été publié par des éditeurs français, souvent de grand renom et qui comptaient à l'époque, comme Charpentier ou Dentu. À cet égard également, il apparaît comme un écrivain français autant que belge.

Jacques De Decker. – Depuis un certain temps déjà, il n'est plus considéré comme un auteur prestigieux, sans que l'on sache très bien pourquoi. Philippe Roy, cette relative disgrâce ne pourrait-elle s'expliquer par le climat général des études littéraires, tant en France qu'en Belgique ?

Philippe Roy. – Je pense en effet que les universitaires belges cherchent parfois à appliquer à la Belgique des grilles de lecture propres à l'histoire littéraire en général et à l'histoire de la littérature française en particulier. Leur raisonnement consiste à chercher, dans l'histoire des lettres belges, quels écrivains sont dignes d'être qualifiés de romantiques, de naturalistes ou de symbolistes. Bref, ils cherchent à « remplir les cases » et je pense que la renommée posthume de Lemonnier a souffert de cette funeste propension.

Ainsi, le grand Gustave Vanwelkenhuyzen a travaillé sur l'influence du naturalisme français en Belgique et cite abondamment Lemonnier, Eeckhoud, et d'autres, pour illustrer son propos. Ensuite, au tournant des années 80, sous l'influence de Pierre Bourdieu, le monde universitaire a considéré l'écrivain comme un « travailleur » et l'a envisagé dans une perspective purement sociologique. Lemonnier est ainsi devenu le modèle de l'écrivain professionnel, le premier qui ait réussi à vivre de sa plume. Une fois encore, on lui a collé une étiquette mais personne ne s'est vraiment penché sur le contenu de son œuvre.

Jacques De Decker. – Jean de Palacio, la biographie que vous avez préfacée est très riche en informations sur la carrière de Lemonnier, sur ses rapports avec ses éditeurs, etc. Comment percevez-vous la méthodologie de Philippe Roy ?

Jean de Palacio. – La vie de Camile Lemonnier, que l'on suit pas à pas dans ce livre, est le soubassement indispensable à une réévaluation et à une relecture de son œuvre. Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à ce sujet, j'ai eu un contact avec Jacques Antoine, qui s'occupait alors d'une importante maison d'édition belge et qui m'a dit, à l'époque déjà, combien la Belgique était indifférente à l'œuvre de cet écrivain. Vu sa fécondité — 70 volumes dans une carrière extrêmement bien remplie —, j'avais été très surpris de constater à quel point cette indifférence avait nui à une œuvre à la fois considérable et complexe, qui figure parmi les plus importantes de la production littéraire des années communément appelées « fin de siècle ». Dans son dernier chapitre, Philippe Roy montre que Lemonnier a connu, depuis lors, un regain d'intérêt grâce à des rééditions qui sont certes peu nombreuses mais qui permettent néanmoins au lecteur moderne de l'approcher. On voudrait que cette salutaire démarche soit amplifiée.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots sur un roman que j'ai eu le plaisir de relire en rédigeant ma préface : *Thérèse Monique*. Il s'agit du premier roman de Lemonnier, resté longtemps dans ses cartons, qui a été réédité avec une lecture de Paul Aron et qui n'a peut-être pas eu le succès et la notoriété qu'il mériterait. Il me semble en effet représentatif d'un trait stylistique qui traverse l'œuvre de Lemonnier et que Philippe Roy a bien mis en évidence : un subtil mélange de réalisme et d'irréalité. De prime abord, *Thérèse Monique* n'est rien d'autre qu'une fresque de la vie de province à la manière de Balzac et le roman se présente d'ailleurs comme tel. On y trouve par exemple une peinture de la vie estudiantine à Louvain et une description assez spectaculaire de la visite de deux vieilles cousines à Bruxelles.

Mais en réalité, ce roman est bien autre chose. Le titre *Thérèse Monique* est trompeur puisque l'héroïne est en fait peu présente dans le roman. Elle est davantage une image, un nom, celui qui figure sur la couverture, qu'une véritable présence physique. Le protagoniste masculin s'exprime d'ailleurs en ces termes :

« Je m'emparais d'un nom et d'une image. » L'héroïne supposée n'est donc pas une présence et n'a pas de consistance. Elle n'est qu'une ombre, celle que le protagoniste aperçoit lorsqu'il se promène dans la rue où elle habite et où elle lui apparaît comme « une ombre sur les carreaux », comme « une des ombres que Virgile fait errer dans son *Champ des Pleurs* ». Elle est donc une héroïne sans consistance : simple nom, ombre, béguine, ange et enfin sainte. Ses mains ont la couleur des cierges, elle est enveloppée dans un nuage d'encens, s'entoure d'une vague sainteté et connaît avec le protagoniste masculin « les douceurs d'un mariage mystique ». Elle sert encore de modèle à un sculpteur sur bois pour une statue de la vierge. De bout en bout, cette héroïne est donnée comme une « singulière fille » et apparaît vraiment comme une création. D'ailleurs, le texte de Lemonnier dit qu'il s'agit « de la créer, pour ainsi dire, ne la connaissant pas ». Cette modalité d'apparition de l'héroïne romanesque m'a frappé et j'y décèle l'amorce de ce qui deviendra sans doute l'une des marques littéraires de Lemonnier : l'alliance entre « idéalité » et « réalité ». Ce texte me paraît très révélateur et mériterait, à mon sens, d'être davantage lu, connu et commenté.

Jacques De Decker. – Il me semble, André Guyaux, que vous avez également repéré cette polarité dans les nouvelles réunies par Gilbert Stevens et Jacques Detemmerman.

André Guyaux. – En effet. Et je voudrais ajouter une réflexion concernant la fragile postérité de notre écrivain. Comme je vous l'ai dit, je ne trouve pas de véritable raison à ce désintérêt, mais un début d'explication pourrait résider dans le fait que Lemonnier est un écrivain noir, fondamentalement pessimiste. De ce point de vue, j'ai beaucoup apprécié le titre choisi pour ce recueil : *La Minute du bonheur*. Comme tous les bons titres, c'est un titre menteur !

Dans les nouvelles et les romans de Lemonnier — et celui que Jean de Palacio vient d'évoquer est du nombre — on trouve aussi un ingrédient qui masque quelque peu son goût pour le macabre : l'ironie. Son œuvre en contient beaucoup mais elle ne saurait faire illusion et remplacer la joie, qui en est singulièrement absente. Lemonnier est un romancier foncièrement pessimiste et son réalisme, qui se fonde sur l'observation de la vie, s'exprime dans un sens

schopenhauerien. L'on pourrait en donner maints exemples mais je me bornerai à citer celui de la nouvelle *Les Demoiselles*, que j'évoque d'ailleurs dans ma préface et dont le sujet traverse les siècles, de Lesbos à Baudelaire.

Cette nouvelle raconte l'histoire de deux femmes ayant vécu ensemble dans un quartier de Paris, où elles habitaient le dernier étage d'une immeuble haussmannien. Un jour, elles se suicident et Lemonnier n'explique pas les circonstances de cette mort. Elles sont allongées parallèlement sur leur lit. L'une d'elles a laissé une lettre dans laquelle elle fait savoir qu'elles ont bien vécu mais qu'elles n'ont pu supporter la réprobation sociale dont elles ont fait l'objet.

Lemonnier aborde ce sujet difficile avec audace et sans précaution pour son lecteur, qu'il ne ménage pas. Dans ma préface, je laisse d'ailleurs entendre que ce type de narration lui procure un plaisir sadique. Il avait beaucoup d'affinités avec Huysmans, qu'il considérait comme un « tourmenteur de lecteur ». La formule pourrait tout aussi bien lui être appliquée car il y a chez ces deux auteurs quelque chose qui transcende leur naturalisme originel. Ils veulent montrer combien la vie est sordide pour « tourmenter leurs lecteurs ». Lemonnier compare Huysmans à un chirurgien ou à un bourreau qui remue le couteau dans la plaie pour essayer d'augmenter le plaisir que le lecteur est censé ressentir dans la souffrance. Et lorsqu'il parle de Huysmans, il parle de lui-même. Dès lors, le plaisir auquel on peut s'attendre en lisant Lemonnier consiste à partager son sens du mal et de la souffrance. Pour moi, il y a là un mystère car je ne sais pas qu'il ait été traumatisé par l'idée du péché originel. Pourtant, le mal le poursuit et, à son tour, d'une nouvelle à l'autre, il harcèle son lecteur avec cette idée.

Jacques De Decker. – Le regard qu'il porte sur la sexualité, omniprésente, explique peut-être deux événements de sa carrière sur lesquels Philippe Roy nous apporte de nombreux éclaircissements : d'une part, le fameux procès de Bruges, en 1900, au cours duquel la justice le présente comme un auteur scandaleux ; d'autre part, le banquet organisé en 1883 par ses confrères qui le proclament à cette occasion « Maréchal des Lettres ». Était-ce pour eux une manière de protester contre l'attitude de la critique bien-pensante de l'époque, qui considérait son roman *Un mâle* comme scandaleux ?



Philippe Roy. – Il y a en effet un lien entre ces deux événements. Mais ce n'est pas tant parce qu'*Un mâle* est jugé scandaleux que le banquet de 1883 est organisé. C'est plutôt parce que la jeunesse, culturelle en général et littéraire en particulier, proteste contre la non-attribution, à Lemonnier, du Prix quinquennal. En 1883, il vient de publier plusieurs ouvrages : *Un mâle*, *Le Mort*, la réédition de *Sedan* sous le titre *Les Charniers*, *Thérèse Monique*... Et le jury, qui représente l'ordre établi, décrète que personne ne mérite le prix cette année-là et qu'il ne sera donc pas attribué. C'est aussi l'époque où Lemonnier reçoit beaucoup de monde chez lui, chaussée de Vleurgat, près de la place Flagey, et où il a beaucoup d'admirateurs. D'où l'organisation de ce banquet de protestation.

Quant au procès de Bruges, il a lieu en raison de la parution, trois ans plus tôt, de *L'Homme en amour*. Je comparerais volontiers ce procès à celui de Paris, qui lui est intenté en 1888 pour la parution de la nouvelle *L'Enfant du crapaud*.

Enfin, pour ma part, je n'irais pas aussi loin qu'André Guyaux à propos du pessimisme de Lemonnier. Tous ses romans ne sont pas noirs, même si le spectacle que nous allons voir à l'issue de cet échange, *Le Mort*, paraît évidemment conforter cette impression.

André Guyaux. – Je tenterai de vous convaincre en évoquant le compte rendu qu'il a consacré à une nouvelle de Huysmans, *À vau-l'eau*. C'est un texte magnifique, mais d'un rare pessimisme.

*À vau-l'eau* présente un anti-héros, Jean Folantin, petit employé, comme Huysmans l'était lui-même au ministère de l'Intérieur à Paris. Tous les matins, il se lève à la même heure, part accomplir son travail, déjeune très mal dans de mauvais restaurants ou à la cantine du ministère, puis reprend son travail et rentre chez lui. Il fait les mêmes gestes quotidiens et monotones consistant, par exemple, à brosser son chapeau.

Rien ne vaut cette nouvelle de Huysmans si vous voulez vous faire plaisir en vous faisant du mal. Lemonnier en cite les dernières lignes : « Allons, décidément, le mieux n'existe pas. Seul le pire arrive. » Et, comme si les propos de Huysmans étaient encore trop lénifiants à son goût, il se sent obligé d'enfoncer le clou : « (...) Le pire, c'est encore le mieux qui puisse arriver. »

Jean de Palacio. – Parmi les innombrables personnages de Lemonnier lui-même, il en est un, Isidore Lupar, qui est en quelque sorte le sosie du Folantin de Huysmans. Copiste de son état, il a les mêmes obsessions quotidiennes que lui mais développe en outre une véritable obsession pour la féminité de son épouse. Celle-ci donne d'ailleurs son titre au roman : *Madame Lupar*. Le copiste en question est « un vieux monsieur de 42 ans » (sic) qui s'adresse à sa femme en lui lançant du « mon capitaine ». On mesure ainsi le rapport de forces instauré entre les deux protagonistes.

Jacques De Decker. – Gilbert Stevens, les nouvelles que vous avez réunies ont été publiées initialement dans des revues belges et françaises. Celle qui ouvre votre recueil a une origine très particulière et l'on se demande d'ailleurs comment vous l'avez identifiée. Je vous laisse le soin de nous l'expliquer.

Gilbert Stevens. – Cette nouvelle était tombée dans l'oubli alors qu'elle est, je pense, à l'origine de la vocation d'écrivain de Lemonnier. Son identification résulte d'une vaste étude relative aux concours généraux qui avaient été institués par le ministre de l'Éducation nationale, aux origines de l'État belge. Afin de vérifier la bonne attribution des subsides de l'État aux institutions d'enseignement, le ministre avait obligé toutes les écoles, secondaires d'abord et primaires ensuite, à organiser des concours de fin d'année dans plusieurs disciplines : mathématiques, branches scientifiques, grec et latin, mais aussi composition française.

Le compilateur de ces concours généraux a réuni les meilleurs textes en trois volumes et, parmi ceux-ci, il reproduit une rédaction de Lemonnier sur un thème imposé, écrite alors qu'il était âgé de 16 ans à peine, et qui lui valut le deuxième prix à l'échelle nationale.

Jacques De Decker. – La Belgique avait donc reconnu son talent ?

Gilbert Stevens. – Je n'irais pas jusque-là mais cette expérience a en tout cas démontré à l'auteur que son talent n'était peut-être pas illusoire.

Sa composition s'intitule *La fête des moissons* et est assez plaisante à lire. Les moissons sont terminées et la fête peut donc commencer. La nouvelle est révélatrice des convictions philosophiques précoces de Lemonnier. Pour le dire

sans ambages, c'était un mécréant. Or, le concours imposait une référence à la prière et Lemonnier, qui avait perdu la foi dès l'enfance, trouve le moyen d'en parler du bout des lèvres.

Je pense que ce texte a constitué le fondement de sa vocation.

Jacques De Decker. – Votre choix de textes se veut exhaustif puisqu'il couvre une période allant des 16 ans de l'auteur jusqu'aux semaines qui précèdent son décès. Lemonnier était un travailleur de fond qui a produit dans des conditions admirablement décrites par Philippe Roy. Pensez-vous qu'il adaptait son style en fonction des publications pour lesquelles il écrivait ? Se fixait-il des exigences littéraires plus ou moins grandes selon son destinataire ? Quel style adopte-t-il lorsqu'il travaille pour le *Gil Blas* par exemple ?

Philippe Roy. – Il est difficile de répondre à votre question. Son style paraît en effet plus « pimenté » dans le *Gil Blas* que dans *L'Écho de Paris* mais c'est à peu près tout ce que je puis dire à ce sujet. Lemonnier écrivait vite et beaucoup. Il fut une époque où il rédigeait pas moins de quatre nouvelles par mois dans un véritable épanchement, car il était tenu à des délais très stricts. Et lorsqu'il les avait achevées, il poursuivait encore l'écriture d'un roman. Il n'avait pas vraiment le temps de réfléchir à tout cela.

Jacques De Decker. – Il préfigure le parcours de Georges Simenon. Comme lui, il s'est installé à Paris et devait respecter les conditions fixées par l'industrie éditoriale.

Il faut également rendre hommage au travail de Jacques Detemmerman, qui a établi et dactylographié cet immense corpus. Quelle fut pour lui, et pour vous Gilbert, la principale difficulté de l'entreprise ? Quels furent les journaux les plus difficiles à débusquer, les reproductions les plus difficiles à obtenir ?

Gilbert Stevens. – Vous avez raison de souligner le remarquable travail effectué par Jacques Detemmerman. Pour mon plus grand bonheur, mon collègue est insomniaque et a donc consacré la majeure partie de ses nuits à remplir la mémoire de son ordinateur !

Cela dit, d'autres chercheurs nous ont précédés et nous ont facilité la tâche : Philippe Roy, bien entendu, mais aussi Isabelle Six, qui a établi l'inventaire des richesses du musée Lemonnier. Émile Kesteman nous a beaucoup aidés également. Nous avons pu dépouiller grâce à lui l'ensemble des coupures de presse relatives Lemonnier et nous y donnerons évidemment écho dans la bibliographie intégrale que nous finalisons. Nous avons aussi collationné tous les documents et coupures de presse conservés par Marie Lemonnier, l'une des deux filles de l'écrivain. Lorsque nous éprouvions des difficultés de lecture, nous écrivions à la Bibliothèque nationale de France pour obtenir les éclaircissements nécessaires. Enfin, nous avons tenu compte des corrections, parfois à la limite de la lisibilité, apportées par Camille Lemonnier lui-même aux épreuves déposées au musée. Dans certains cas, il a fallu procéder à des agrandissements et accentuer les contrastes de couleurs afin de déchiffrer ses manuscrits. Et le travail bibliographique réalisé depuis quarante ans par Jacques Detemmerman nous a évidemment été d'une grande utilité pour identifier l'ensemble des titres de revues et de journaux auxquels Lemonnier a collaboré. De manière générale, nous avons aussi été aidés par les bibliothèques numériques qui, heureusement, se multiplient mais qui ne sont pas pour autant la panacée.

Jacques De Decker. – L'établissement d'une *Bibliographie des écrivains français de Belgique* figure en effet au nombre des nombreuses missions de notre Académie. Nous avons fait évoluer le concept en faisant porter l'effort sur certains auteurs. Ainsi préparez-vous, outre la bibliographie de Lemonnier, une bibliographie complète des frères Rosny.

Même si nous n'excluons pas la publication de volumes traditionnels, le fruit de ces travaux de longue haleine sera prioritairement diffusé sur l'Internet afin d'offrir aux chercheurs du monde entier une mise à jour permanente et régulière.

Philippe Roy. – Si vous le permettez, je voudrais faire une remarque : la publication de ce recueil de nouvelles inédites en volume est une excellente initiative mais elle ne doit pas occulter les très nombreuses nouvelles que Lemonnier a lui-même sélectionnées et qui ont paru dans pas moins de 27 recueils. Je songe notamment à *Dames de volupté*, réédité en 2001 par l'Académie.

Jacques De Decker. – Mais peut-on se fier au choix opéré par Lemonnier lui-même et considérer qu'il a effectivement retenu le meilleur de son abondante production ?

Philippe Roy. – En tout cas, on ne saurait à mon avis contester la cohérence de ses choix. *La Vie secrète*, par exemple, est un recueil fantastique, qui mériterait d'être réédité au plus vite. *La Minute du bonheur* répond à d'autres critères et je doute, par exemple, que Lemonnier eût souhaité que l'attention soit ainsi attirée sur sa composition scolaire. En plus de ce remarquable travail d'exhumation, il me paraît important de poursuivre la diffusion et le redécouverte de l'œuvre « classique » de Lemonnier.

Jacques De Decker. – Il aurait en effet fallu rééditer depuis longtemps ses œuvres complètes. Que personne, un siècle après sa mort, ne s'en soit encore avisé est inconcevable et c'est précisément ce que nous entendons dénoncer aujourd'hui.

Philippe Roy. – Comme l'a suggéré Jean de Palacio, pourquoi ne pas envisager qu'il ait un jour prochain les honneurs de la Pléiade ?

Jacques De Decker. – André Guyaux, vous qui avez dirigé la réédition des œuvres de Rimbaud dans la Pléiade, ne pourriez-vous plaider la cause de Lemonnier ?

André Guyaux. – Je vous promets d'essayer mais 70 volumes représentent un corpus colossal. Et c'est sans compter la critique littéraire dans laquelle il excellait en agissant en véritable historien de la littérature. Dès les années 1882-1883, il est ainsi le principal historien du naturalisme et en montre l'ascendance balzacienne et flaubertienne avec une grande perspicacité.

Jean de Palacio. – Je partage entièrement l'avis de Philippe Roy concernant le recueil *La Vie secrète*, qui est sans nul doute l'un des plus beaux livres de Lemonnier.

Quant aux éventuelles différences de style observées chez Lemonnier suivant les circonstances de publication, elles me paraissent inexistantes. Quel que soit l'éditeur — qu'il s'agisse de Charpentier, de Dentu ou d'Ollendorff — je ne constate pas de différence notable et son écriture ne change guère entre 1885 et 1897. Tout au plus peut-on remarquer que Charpentier, l'éditeur du *Possédé* en 1890, l'éditeur de Zola également, n'avait pas toujours très bonne réputation. Ses couvertures jaunes stigmatisaient des romans à ne pas mettre dans les mains des jeunes filles. Et Lemonnier s'inscrit sciemment dans cette perspective.

Gilbert Stevens. – Camille Lemonnier était une très forte personnalité dotée d'une remarquable puissance de travail. Bien qu'il travaillât sur commande, il écrivait ce qu'il voulait et publiait là où c'était possible, sans trop se soucier de rechercher une quelconque adéquation entre sa production et ses éditeurs.

On retrouve la même « puissance » dans sa conception de l'amour. Je me suis amusé à dénombrer les occurrences du mot « amour » et de ses dérivés dans *La Minute du bonheur*. Il y en a à peu près 300, tandis que l'on compte quelque 200 occurrences du mot « mort » et de ceux qui lui sont apparentés. L'impression de noirceur de son œuvre est donc confirmée mais il faut la relativiser en tenant compte aussi de l'élan vital qui l'animait.

Même si je partage globalement le point de vue d'André Guyaux quant au caractère foncièrement pessimiste de son œuvre, je crois qu'il ne faut pas perdre de vue l'extrême complexité et les contradictions qui habitaient cet homme. Ainsi menait-il une vie amoureuse parfois tumultueuse tout en manifestant une attitude de père de famille attentionné et d'ami fidèle, conscient du temps qui passe et sincèrement attaché aux valeurs simples de la campagne et de la nature.

Il avait aussi une véritable névrose de la nouveauté, dont il s'est d'ailleurs lui-même longuement expliqué. Il avait érigé l'originalité en esthétique de vie et était en quête perpétuelle d'inspiration nouvelle. C'était à la fois sa force et sa faiblesse.

Jacques De Decker. – Dans quelques instants, nous allons assister à une représentation du *Mort*. Philippe Roy, pourriez-vous contextualiser cette œuvre en quelques mots ?

Philippe Roy. – *Le Mort* est un roman assez court, inspiré à Lemonnier par une promenade effectuée dans le Brabant en compagnie du peintre Jean-François Taelmans. Au cours de ladite promenade, il aperçoit un paysan effrayant sortir d'une cour et imagine qu'il s'agit d'un assassin. Il en conçoit un roman merveilleux, bâti comme une eau-forte. Le paysan, avare comme il se doit, y est présenté de manière très dure et négative. L'auteur raconte une sombre histoire de rivalité entre deux paysans, qui dévalisent un parent de passage, le tuent, et cachent ensuite le corps dans la fosse à purin. Un personnage féminin apparaît également mais Georges Eekhoud trouvait sa présence superflue.

Ce récit a d'abord inspiré un mimodrame à Paul Martinetti, puis un drame en trois actes, et enfin une tragédie en cinq actes. Un chercheur toulousain ayant travaillé sur le théâtre naturaliste a montré que les personnages du *Mort* sont à ce point brutaux et expriment une nature à ce point primitive que la pantomime est la forme la mieux adaptée à sa représentation.

Jacques De Decker. – Merci pour ces précieux éclaircissements. Nous allons effectuer une transition en douceur vers le théâtre. Je vous propose en effet une lecture à deux voix d'une seconde nouvelle tirée du recueil que nous publions : *La Gérance du ménage*<sup>2</sup>. Elle montre que Lemonnier pouvait aussi se laisser tenter par le Vaudeville.

*(Laure Tourneur et Jacques De Decker lisent la nouvelle.)*

Jacques De Decker. – Pour finir, permettez-moi d'évoquer la mémoire de deux personnalités à qui nous dédions la manifestation d'aujourd'hui : d'une part, M. Émile Kesteman, qui a travaillé bénévolement pendant des décennies au musée Lemonnier ; d'autre part, M. Guy Lejeune, qui a réalisé naguère, pour la RTBF, un remarquable film-documentaire sur Camille Lemonnier. Vous pourrez d'ailleurs le visionner dans la salle des Marbres, au cours de la réception qui suivra la représentation du *Mort*.

À présent, place au spectacle !

---

<sup>2</sup> Camille Lemonnier, *Op. cit.*, p. 192-195.

*(Applaudissements.)*

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette table ronde :**

*Table ronde : Jacques De Decker, André Guyaux, Jean de Palacio, Philippe Roy et Gilbert Stevens.*

Séance publique du 16 novembre 2013 : Lemonnier aujourd'hui présent [**en ligne**], Bruxelles,

Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013. Disponible sur :

<[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>